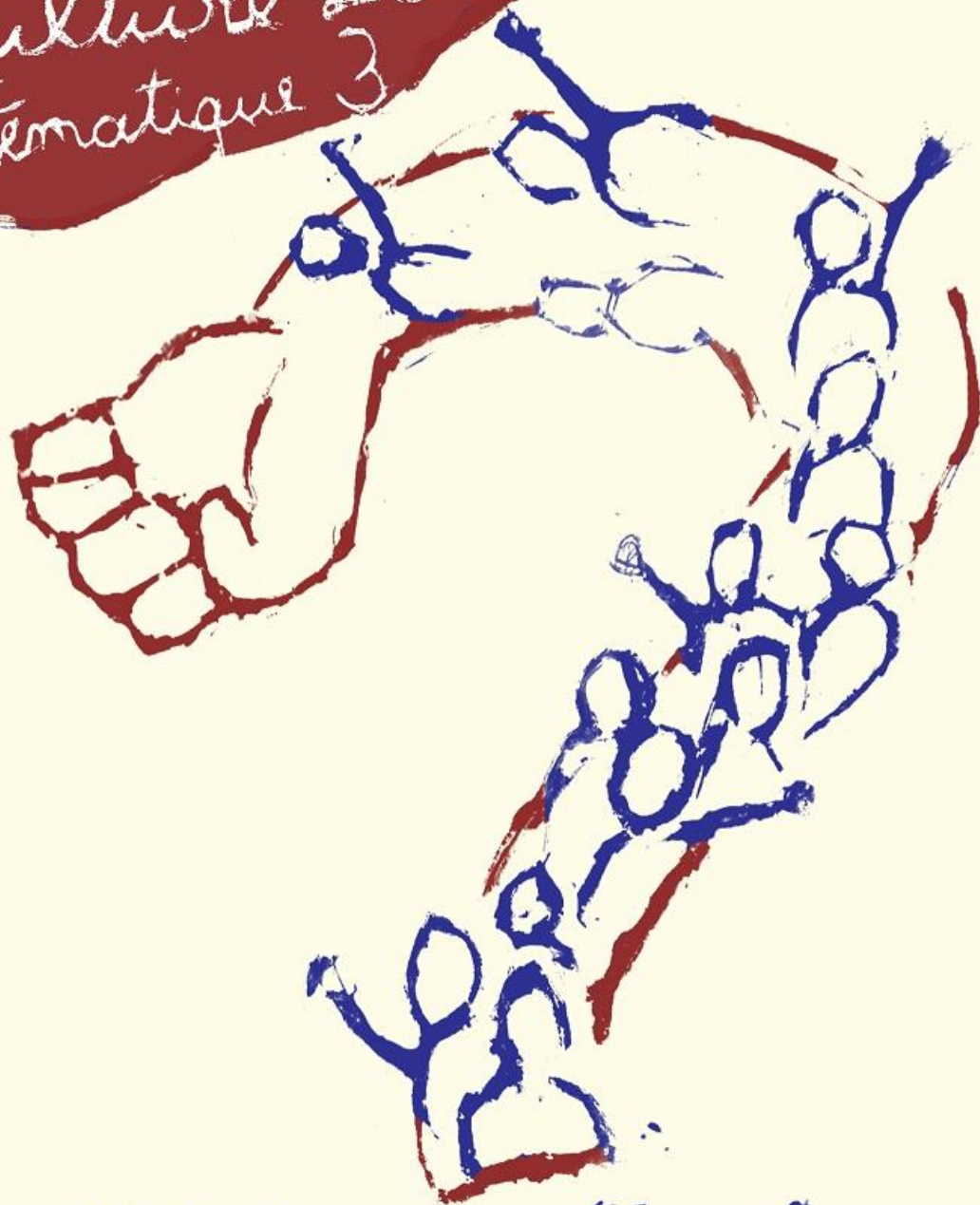


Culture Zero
Thématique 3



CHOISIR

REVOIR
LA

Culture Zero n°3 - *Choisir la révolte ?* - Juin 2019

Introduction :

Bonjour à toutes et à tous et bienvenue dans ce troisième numéro de Culture Zero, le magazine citoyen de l'ARC, qui a pour thématique *Choisir la révolte ?*

Contrairement aux deux premiers numéros, celui-ci n'a pas été édité en version papier.

En effet, l'ensemble des articles que vous lirez dans ces pages ont été rédigés en parallèle à la création de notre site www.culturezero.be, nous avons donc décidé de publier ceux-ci uniquement sur internet, à l'occasion de la naissance de cette nouvelle plateforme. Le présent document ne vise qu'à archiver les productions réalisées dans le cadre de ce troisième numéro et n'a pas fait l'objet d'une publication/mise en page particulière. Sur ce, nous vous souhaitons une excellente lecture.

Au programme :

Chronique : Les échos mutins - La révolte, oui, mais laquelle ? Par Maelig Feron	P.3
DIGRESSIONS Par Guillaume Lambot	P.9
La story de Thalès : Il n'y a pas de Mort ... ou presque ! Par Thalès Klimt	P.11
Printemps arabe : De la révolte pour la liberté et la justice à la révolution Par Isabel Perez Diaz	P.14
Quelle révoltée suis-je ? Par Géraldine Platbrood	P.17
1 lumière, 2 ombres, 3 couleurs Par Roger Donners	P.19

Chronique : Les échos mutins - La révolte, oui, mais laquelle ?

Par Maelig Feron

On présente souvent le 21e siècle comme le siècle de l'individualisme, de la fin des grands idéaux et du règne du divertissement. Et pourtant, tout autour de moi, les gens se questionnent, s'insurgent, s'engagent. Les gilets jaunes, Nuit debout, Youth for Climate, Notre-Dame des Landes... Les insurrections existent et témoignent d'un besoin grandissant de changement pour une partie également grandissante de la population.

Au milieu, moi aussi, je m'interroge. Après des années passées à agir sur mes comportements de consommatrice, plusieurs votes à mon actif et des débats passionnés avec tout un tas de gens, j'ai l'impression d'être arrivée au bout d'un processus. Alors que j'essaye chaque jour de ralentir ma consommation, le changement climatique, lui, s'accélère. Alors que je vote écolo et socialo-révolutionnaires, les libéraliste-richocrates sont au pouvoir. Alors que je n'arrête pas d'écouter les gens refaire le monde, en mieux, le monde semble continuer à se faire, en pire.

Alors comment agir ? Comment sortir des discours pour passer à l'action ? Et quel mode d'action choisir ? Pour trouver des réponses à mes questions, je suis partie enquêter auprès de gens qui ont choisi de lutter. J'ai voulu comprendre leur choix, leur ressenti, leur expérience. Et comprendre cette force de combat qui n'a de cesse de se vivre à travers les générations.

À travers ces chroniques, je vous propose des résumés de ces rencontres et des réflexions qui s'en sont suivies. Parce que l'écrit ne rend pas toujours compte de la richesse de ces questionnements, chaque chronique est accompagnée d'une capsule audio reprenant quelques moments de l'entretien.



#1 : La politique ; encore une option ?

La question fait sens ; nous vivons dans des sociétés dirigées par des politiques, censés représenter la volonté du peuple. Si nous ne sommes pas satisfaits d'une situation, nous attendons légitimement que nos *dirigeants* politiques tiennent compte de notre volonté de citoyens. Lorsque nous ne nous retrouvons pas dans les personnes élues ou les candidats, envisager de se présenter pour défendre nos idées et représenter le groupe de citoyens dans lequel on s'inscrit pourrait être une option.

Pourtant, on est nombreux à ne pas se reconnaître dans ce milieu politique de riches hommes blancs, qui font les lois autour d'un bourbon en se tapant sur l'épaule (*ceci est une représentation fidèle de la réalité, ndlr*).

C'était également l'image que Sarah Turine (ex échevine de la cohésion sociale de Molenbeek et ex co-présidente du parti écolo) avait de la politique avant de s'engager ; elle aussi avait l'image du vieil homme politique blanc, dans laquelle elle ne se reconnaissait pas. En arrivant à Molenbeek, elle a réalisé que, pour construire un milieu politique plus représentatif de la population, elle aussi pouvait s'engager. Je suis allée à sa rencontre pour discuter avec elle du rôle que peut prendre le politique dans la lutte pour un monde plus égalitaire.

Après plus de dix ans de travail, le bilan qu'elle tire de son action en politique reste mitigé "Avec du recul, je pense qu'il y a des choses qui ont pu bouger grâce à l'action qu'on a menée à une toute petite échelle (...) Mais on a un tel retard à rattraper, les petites gouttes qu'on a mises sont minimes

par rapport aux enjeux”. “Là, ma crainte, c’est qu’ils remettent en place ce qu’on a essayé de défaire. Donc forcément, je me dis, est-ce que ça a servi à quelque chose... ?”

Pour autant, elle ne remet pas en cause l’importance de l’engagement politique et la pertinence de vouloir y prendre part : “L’impact que j’ai eu n’est plus seulement sur l’action, mais aussi dans le rapport des gens à la politiques ; dire “engagez-vous ; ils y a de la place pour vous”. Ça crée des émules, il faut qu’on soit plus et il faut du renouvellement, tout le temps ; il faut pas laisser la place à ceux qui sont là depuis vingt ans, trente ans, quarante ans et qui donnent cette image d’une politique passéiste.”

Et c’est ce que je retiens de cette rencontre avec Sarah : l’importance de ne pas abandonner le politique aux mains d’une seule et même classe sociale, peu souvent représentative de la majorité. Même si, de l’intérieur, il est parfois difficile de mesurer l’impact concret de nos actions face aux multiples contraintes induites par le système dans lequel on s’inscrit. Il n’empêche, la politique doit rester le lieu d’une expression multiple et citoyenne. Et pour ça, il faut que les gens s’y intéressent, et s’y impliquent.

Consultez la version audio de cette interview en cliquant [ici](#).



#2 : Le travail social, mode de lutte ou complice du système ?

Le travail peut être un mode de lutte. Oeuvrer à une société meilleure grâce à son métier, en luttant depuis l’intérieur, pour essayer, tant bien que mal, de faire le bien, c’est tentant. Une façon attrayante de concilier son envie de changer le monde avec son besoin de gagner de l’argent. Et nombreux.ses sont ceux.celles qui, dans les associations, les ONG, les structures d’accueils et de soin, ont fait ce choix. Mais peut-on

réellement critiquer le système qui nous fait vivre ? Peut-on vraiment vouloir changer une situation qui, en l’état, devient la raison de notre travail et, par extension, la source de notre revenu ? Un paradoxe parfois difficile à tenir pour nombre de travailleurs.ses du secteur social, particulièrement concerné.e.s par ce double discours. Ce sont aussi les questionnements de A., éducatrice de rue depuis quelques années, qui remet parfois en question la pertinence de son travail au regard de l’urgence du changement.

A. a choisi le métier d’éducatrice pour répondre à son envie d’être utile aux autres et à la société : “j’ai fait des études d’éducatrice spécialisée en me disant que tant qu’à faire, autant faire un boulot ou j’ai l’impression d’être utile, de m’intéresser aux autres et de faire quelque chose qui pourrait être sympa pour la société”... Mais si sa volonté de départ était d’avoir un impact positif sur la société, A. se demande aujourd’hui si son action ne contribue pas plutôt à entretenir un système qu’elle rejette :

“J’ai quand même l’impression, même bourrée de bonnes intentions, de faire partie d’un système et, plutôt que de véritablement trouver des solutions, de coller des pansements à droite à gauche sans venir à la base du problème (...) Et je me demande si, du coup, je ne fais pas pire que mieux ; parce que en ne réussissant pas à abolir les inégalités sociales et changer vraiment la société dans laquelle je vis, je me rends compte que je suis du côté du système. En allant m’occuper de telle personne ou de telle famille, j’empêche peut-être que le problème soit plus visible et arrive à un stade de crise où la situation pourrait exploser”

Plutôt que de travailler à contenir le problème en prévenant la violence, ne faudrait-il pas plutôt organiser cette violence en une forme de révolte ? *“Les jeunes qui parfois sont dans des situations compliquées, qui ne sont pas intégrés et qui sont face à des contrôles de police incessants et un peu arbitraires, y’a une violence qui naît en eux ; et ça remue de devoir leur dire “Pour te protéger toi, tu devrais pas insulter la police et avoir envie de la caillasser”, alors que j’aurai envie de leur dire “Mais organisez-vous !”*

Une violence qui apparaît aujourd’hui à A, et à beaucoup d’autres, comme un passage nécessaire pour faire réellement évoluer les choses... malgré la difficulté que ça peut représenter. *“Les luttes plus “légalistes” (manifestation organisées, sittings, quelques formes de désobéissance) ne suffisent pas ; j’ai l’impression qu’il faudrait passer par une autre manière de lutter qui serait plus radicale, et qui serait probablement pas celle de la non-violence”.*

Mais ce que je retiens de cet entretien avec A c’est que, même quand le choix de la violence devient une évidence, la voie pour y parvenir l’est beaucoup moins. Parce que l’on est éduqué.e.s dans la non-violence, et parce qu’une révolte radicale amène aussi le risque de perdre ses privilèges et son confort. C’est également le cas pour A : *“Je sais pas si j’en serais capable. Je sais pas du tout. C’est un peu une question compliquée : dans l’idéal j’aimerais vraiment que ça arrive, et j’y pense de plus en plus, et à côté de ça, parfois j’ai l’impression de me cacher derrière certaines choses. Le jour où j’ai un casier judiciaire par exemple, je peux plus exercer mon métier. C’est ça qui est chaud avec le militantisme : tu sais un peu ce qu’il faudrait faire, mais c’est parfois l’inconfort total et c’est un peu abyssal comme truc ; faudrait que t’aies plus de taf, plus de thunes, pour te libérer vraiment de ce qui t’entoure pour pouvoir t’en émanciper totalement”.*

Et je note aussi un paradoxe, auquel on est nombreux.ses dans mon entourage à se confronter : parce qu’on jouit de certains privilèges, dont l’éducation, l’emploi, la santé, on est en mesure de développer l’appareil critique nécessaire pour souhaiter une révolte ou un changement profond de notre société ; mais, justement parce qu’on jouit de ces privilèges, la peur de les perdre nous empêche de passer à l’action. Alors, quoi, on s’y jette ?

Consultez la version audio de cette interview en cliquant [ici](#).



#3 : La désobéissance civile sous l’angle de la non-violence.

La désobéissance civile, c’est faire le choix d’une action illégale ou à la limite de la légalité, pour faire avancer une cause. Créer un buzz médiatique grâce à des images glanées illégalement, dénoncer un problème par une occupation de l’espace public, mettre la pression au politique en bloquant des routes ou un chantier... Parfois, ça peut permettre de ralentir un projet le temps qu’une action légale aboutisse, ou avoir une portée de

sensibilisation, pour informer les citoyens et les pouvoirs publics d’une situation préoccupante. En pratique, c’est aussi, parfois, se mettre en danger. Les activistes touchés par les violences policières sont nombreux. Traumatismes, blessure, décès parfois ; ou poursuites judiciaires... ; la désobéissance civile peut s’avérer risquée.

Pour comprendre ce qui pouvait pousser certaines personnes à choisir ce mode d’action, je suis allée à la rencontre de H et F, qui militent sur la Zad de Haren depuis quelques mois.

Pour H, c'est une prise de conscience du dysfonctionnement de la société dans laquelle elle vit qui l'a poussé.e à s'investir sur la ZAD : " Personnellement, ça vient d'une prise de conscience que la société dans laquelle je vis, et dans laquelle j'ai toujours vécu, ben en fait, elle va pas. Du coup, j'ai eu envie d'agir concrètement. Et y' a ça qui se passe à côté de chez moi : pourquoi pas y aller, pourquoi pas m'impliquer là- dedans plutôt que de me dire que quelqu'un d'autre va s'en occuper ? " La rencontre avec d'autres est aussi un facteur qui pousse à l'engagement : " Ce truc aussi de se rendre compte qu'on a une capacité d'agir en fait, ça m'est venu via d'autres mouvements ou un tel te demande de l'aide, et tu te retrouves parmi plein d'activistes qui luttent, et tu te rends compte que ça grouille et que t'es pas tout.e seul.e à être fâché.e et à vouloir faire bouger des personnes et des choses. Et c'est trop bien. Et je pense vraiment que je ne saurai plus m'en passer, que y'a un truc qui s'est inscrit. J'ai un truc à extirper. Le pouvoir potentiel qu'on a, je veux pouvoir l'utiliser, et montrer que c'est possible de l'utiliser."

Ce que je retiens de cette discussion avec F et H, c'est l'impossibilité de ne pas agir. " C'est vraiment hyper important de mettre une résistance. Même si tu perds. Tu mets de la résistance là où tu peux, là où tu veux, là où tu y crois " .

Peut-être que la question de l'impact des actions que l'on mène, autant que celle de la lutte que l'on choisit, n'est finalement pas si centrale. Peut-être que ce qui compte, c'est de résister.

" C'est une question difficile à se poser, et qui je pense peut être assez toxique aussi. Toujours se demander « Est-ce que ce que j'ai passé trois mois à me fatiguer à essayer de faire sert à quelque chose ou pas ? », ça peut être vite décourageant. Surtout quand tu t'attaques à des trucs qui sont vraiment institutionnalisés comme ça, qui ont une forte inertie, c'est super dur de faire changer les choses. Même quand c'est des mouvements massifs, je pense à tout le mouvement pour le climat par exemple, y'a plein de gens qui sortent dans la rue, qui vont crier que ça va pas, et au final on voit qu'il se passe pas grand- chose non plus. C'est toujours compliqué, mais pour moi ça reste important de le faire."

Utiliser son pouvoir de résistance contre les institutions, et contre un société qui ne nous représente pas, ou pas tout à fait. Incarner le sentiment de révolte qui gronde dans une cause qui nous paraît juste. Ne pas accepter passivement ce qui nous est assigné, imposé, mais, au contraire, questionner, remettre en cause, imaginer d'autres choses.

Les motifs de luttes sont trop nombreux, et on ne peut pas lutter contre tout en même temps. La lutte prend énormément de temps et d'énergie. Mais rester dans la remise en question, et s'engager dans un combat que l'on mène avec force, c'est aussi rester un individu, qui existe et qui pense librement dans une société instituée. C'est remettre en cause les pleins pouvoirs de l'État et des institutions. C'est réaffirmer un pouvoir du groupe, du peuple, face à l'autorité ; réaffirmer une capacité d'agir.

Consultez la version audio de cette interview en cliquant [ici](#).



#4 : L'éducation, ou lutter à la source.

L'éducation, c'est souvent la réponse qui finit par émerger de tout débat sur 'comment changer le monde'. Parce que le politique est majoritairement soumis aux lobbys, qui sont, eux, directement soumis aux choix des consommateurs et que les choix des consommateurs sont, eux, liés à l'éducation... Mais aussi parce que le niveau de pouvoir est corrélé au niveau d'études, que l'esprit critique s'apprend et que la créativité se développe. L'éducation reste alors un levier majeur pour actualiser un changement profond de nos sociétés. Et l'égalité des chances une base pour penser une société plus juste et plus durable.

C'est ce qui pousse nombre de gens autour de moi, et parmi eux, Virginie, que nous avons rencontrée, à devenir profs ; ou tout du moins à le rester. Des gens motivés à contribuer à cette égalité des chances et à véhiculer des valeurs et des idées qui leur paraissent essentielles aujourd'hui. Pourtant, le système éducatif, en l'état, est dysfonctionnel; l'égalité des chances n'est pas une réalité et des écarts se créent dès les premières années d'école.. Alors, est-ce encore une lutte que d'en faire partie ? Peut-on réellement oeuvrer depuis l'intérieur du système ?

Pour Virginie, c'est une évidence *"Depuis l'intérieur de l'école, je suis beaucoup plus utile à mes jeunes qu'à l'extérieur. C'est beaucoup plus facile de leur faire un marche-pied en étant à l'intérieur qu'à l'extérieur"*. Pourtant, au départ, Virginie travaillait dans le socio-culturel et portait un regard très critique sur le système éducatif : *"J'ai décrété que jamais, jamais je ne travaillerai dans une école, parce que l'école, ça cassait les jeunes ; nous on récupérait des gamins très très abîmés par l'école, pourtant un passage nécessaire aujourd'hui. (...) mais je me suis retrouvée sans boulot à un moment. Et on m'a proposé un poste dans une école. (...) et puis le déclic s'est fait, et après deux, trois semaines de boulot, je me suis dit "Ca c'est le boulot que je veux faire"*.

Un regard critique qu'elle porte cependant toujours sur le système éducatif : *"Le système n'est plus du tout en adéquation avec la société d'aujourd'hui, où l'information est accessible partout. Par contre, il est très fort en adéquation avec la volonté de trier : on trie ceux qui vont avoir une culture scolaire, capables d'accepter ce qu'on va leur dire de faire pour avoir un diplôme, et ceux qui n'en sont pas capables et qu'on va renvoyer dans des boulots où ils auront moins de pouvoir. C'est une évidence."*

Mais à son échelle, en tant que prof, elle essaye de faire évoluer les choses. Orienter les politiques d'école, organiser des voyages scolaires, offrir du respect et de l'écoute à ses élèves : *"Je pense que dans un parcours scolaire, c'est important pour les élèves de rencontrer quelqu'un qui a confiance en eux, qui les respecte, qui a de l'estime. Je pense que c'est important, à l'adolescence, de rencontrer des gens bienveillants... avec une vraie bienveillance"*. Mais est-ce suffisant ? N'est-ce pas une simple goutte d'eau face à l'ampleur des inégalités ? Comment penser un changement plus global de l'enseignement, pour permettre une réelle égalité des chances et un système éducatif mieux adapté à nos réalités sociales et culturelles ?

Pour Virginie, *"Il faut changer totalement de paradigme général. Tant qu'on sera dans des politique néo-capitaliste, la priorité n'ira pas à l'enseignement. Tant qu'on ne taxera pas les entreprises de peur qu'elles aillent déménager ailleurs, on n'aura pas d'argent pour mettre la priorité dans l'enseignement"*.

Autre réalité à prendre en compte, le système actuel profite très clairement aux élites... qui décident des politiques d'enseignement. *"C'est Chomsky qui dit "Il n'y a aucune raison de penser que les gens*

qui nous dirigent soient plus cons que nous” ; donc ils ont très bien compris ça aussi. Il ne faut pas penser que c’est pas intentionnel ce qu’ils font. Ils ne peuvent le faire que de manière intentionnelle parce qu’ils ne peuvent qu’avoir compris. Ils ont plein de gens qui travaillent pour eux. Ces gens sont au moins aussi intelligents que nous et y’a aucune raison de penser qu’ils sont naïfs, et que c’est parce qu’ils se trompent que le système est comme ça. C’est pas parce qu’ils se sont trompés ; ils sont conscients, et ça les arrange comme système”.

Le système scolaire est donc soumis à un système politique critiquable, qui ne semble pas vouloir bouger. Alors comment provoquer ce changement plus global du système néo-capitaliste, que nos politiques font tout pour entretenir ? D’où peut venir ce changement, si l’éducation ne suffit pas à changer le système tout entier (puisque que soumise au dit système) et que les dirigeant.e.s ne font rien pour le faire évoluer ? Pour Virginie “ *Il y a plein d’alternatives et de petites choses qui sont en train de se passer, le système est sérieusement en train de se craqueler. Il y a plein de gens qui font des petites choses, à leur mesure. Que ce soit dans l’associatif, ou ailleurs”. (...) C’est des petites choses, mais je pense que ça va venir de là. De nouveau, c’est Chomsky qui dit ça : quand une société s’écroule, le nouveau modèle est préexistant ; (...) Et je trouve qu’il y a de plus en plus de projets alternatifs, ou peut-être simplement que je les vois plus, mais tout ça me fait penser qu’effectivement y’a un moment où c’est ces projet-là qui vont prendre le dessus”.*

Le changement ne viendrait donc pas d’une révolte violente, mais de choses qui bougent ici et là, et qui donnent le ton à de nouveaux possibles. Et, dans la perspective de cette révolution douce, résultant d’une somme d’initiatives individuelles, le travail du prof prend tout son sens : « *J’ai voulu changer le monde, mais je pense que changer un petit peu un gamin, c’est changer le monde ; c’est changer sa façon d’être au monde, et lui va apporter plus, ou autre chose.* ». Et c’est ce que je retiens de mon entretien avec Virginie : nous ne pouvons peut-être pas changer le système tout entier, mais nous pouvons continuer d’imaginer d’autres modes d’existence... et donner à d’autres l’espace et les outils nécessaires pour qu’ils les imaginent avec nous.

Consultez la version audio de cette interview en cliquant [ici](#).



DIGRESSIONS

Par Guillaume Lambot

L'été 2013, j'étais prêt à aimer. D'ailleurs je ne vais vous parler essentiellement que d'amour.

Je décidais de mettre des limites à ce que j'avais de plus sauvage, de plus insondable. Je décidais de me limer les dents et de me couper les griffes... Mais contrairement à la fable de Jean de La Fontaine, je le faisais par souci de prudence.

Lorsqu'on fait ce choix, on décide de se mesurer, de se préserver, parce que sans barrière tout déborde. On finit par aimer les limites à force d'excès. Sans elles, nous serions consumés par un amour démesuré.

Alors je me suis contrôlé, afin de me concentrer sur le bonheur d'une autre personne que moi. Souvent j'ai failli, comme celui qui croit faire plaisir à tout le monde. Mais j'ai persévéré dans cette voie, aimer, comme seul objectif pour guider mon action. Comme si j'avais perdu le droit de vivre et qu'il me fallait le récupérer par ce biais.

Beaucoup ont pensé la révolte comme l'expression collective d'un refus. Le refus du salut, c'est-à-dire ne pas accepter le fait de souffrir sous prétexte qu'un jour peut être l'humanité retrouve un équilibre. Ne pas accepter la promesse de jours meilleurs mais exiger un droit à la dignité immédiatement. Ô monde, Ô mon amour...

Souvent je me trouve dans le métro, je regarde les gens si je ne lis pas. En général leurs yeux plongent vers le petit écran d'un téléphone chinois ou américain. Je me sens étranger à tout cela, et soulagé aussi de n'avoir qu'un téléphone sans applications, dénué de toutes formes d'option utiles et moins utiles. Je constate que l'ennui a presque été éradiqué des grandes villes où l'on se déplace beaucoup, on mange vite et on essaye de dormir longtemps... Un jour on dira: « Au fond, c'était bien l'ennui... » La société du divertissement me démontre tous les jours qu'elle est en train de gagner la bataille. Tous ces cerveaux qui fonctionnent exactement de la même manière, ils exécutent les mêmes tâches, ils ne perçoivent plus aussi bien les stimuli extérieurs, toutes ces pensées qui fonctionnent juste à lire des actualités et à faire bouger le pouce du bas vers le haut de l'écran.

En parlant du métro, il y en a qui poussent le vice jusqu'à y manger, un vieux sandwich ou de la bouffe de rue pourvu que ça sente! En tout cas quelle idée! Mais je peux comprendre. Plus personne ne se respecte. Plus un employeur ne considère le temps comme du confort. Une demi-heure pour manger c'est bien suffisant et livré par des mandaïs c'est encore mieux.

C'est aussi refuser l'injustice d'un présent même si celle-ci est vécue comme vérité. On s'insurge contre le vrai parce qu'il est insupportable! Voici la naissance de la révolte! On combat à l'intérieur du monde dans ce qu'il a de détestable sans perdre de vue notre amour initial de ce monde.

J'en sais rien mais il paraît que les militaires en formation ne tiennent plus le coup. La moitié n'arrive pas à résister psychologiquement et laisse tomber toutes ses ambitions martiales avant terme. On aurait pu penser : logique! Les mecs triment, se font gueuler dessus, se font réveiller à pas d'heure pour une marche forcée... Ben non, il n'en est rien. Ça, apparemment il y a moyen de le faire easy. La vérité c'est que peu de jeune gens de nos jours sont capables de se passer de leur smartphone

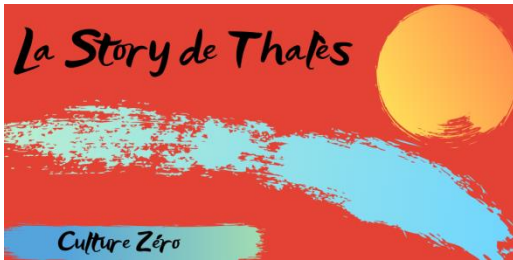
durant la journée. Les trouffions se disent: « Mais allô comment je vais savoir si on m'a lâiqué today?! » et ils rendent leur paquetage sans avoir eu le temps de verser une goutte de sueur. Ils dépriment donc. Comme moi. C'est ce qui me sauve, c'est ma sensibilité à la dépression. Car quoi de plus déprimant que de fixer ses yeux sur les photos de vacances de unetelle ? Quoi de plus déprimant de constater que les gens exposent leurs vies comme des petits cacas de cuvette... ? Quoi de plus déprimant que de contempler l'être aimé alors qu'elle ou il ne prête plus aucune attention à vos sollicitations ? Quoi de plus déprimant que de voir défiler des sujets, des news, des chroniques aussi creuses, vaines et sans objet ? Andy Warhol aurait adoré ce petit machin lumineux qui peut faire de toi une star, répondre au tweet du président et qui brasse et génère du vide en continu...

Ses conditions sont indissociables sous peine de nous faire basculer dans la folie, de désirer la mort et le néant, comme tout bon révolutionnaire tirerait sa revanche sur une vie de déceptions par le sacrifice des siens et pourquoi pas de lui-même. En résumé, l'amour doit précéder la révolte.
De nos jours les gamins sont cernés. Surtout le week-end, où ils ne dorment plus. Ils sont restés coincés des heures, parfois des jours durant, devant l'écran assis sur des pots de chambre. Pour reparler de l'armée, américaine en l'occurrence, elle sera toujours leur créneau idéal pour trouver du boulot, au bout du joystick, à la maison, pour balancer la purée à l'autre bout du monde. Et non, ceci n'est pas une métaphore sexuelle glauque!

Notre fin passera sur les écrans... Mais qui pourra encore regarder...?

Ceux qui aujourd'hui se révoltent sont gravement exposés aux radiations politiques. Ils sont mitraillés de microparticules de la bien-pensance véhiculées par les partis puis rendues publiquement incontournables par les médias de masses. Dans les plus brefs délais, ils meurent de par la pression, celle qui fait tendre tout état de révolte à celui de révolution. Et lorsqu'on se retrouve dans cet état de révolution, comme le mot l'indique, on a toutes les chances de revenir à son point de départ et de recommencer en boucle indéfiniment. L'état de révolte est infiniment supérieur en ceci qu'il n'a pas d'idéologie. Il refuse de parer le réel d'un cosmétique quelconque, il veut le garder bien visible!

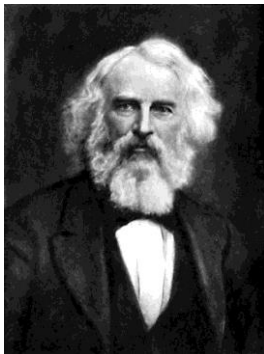
On a beau couper des têtes, celles de 1789 ou de 1792 s'en souviennent encore, est-ce par cela que le monde change? Sommes-nous sortis de l'ancien régime? Vraiment? 10000 familles de nobles ont payé une note bien salée et s'ils nous voyaient aujourd'hui, ils seraient franchement déçus...



Il n'y a pas de Mort ... ou presque ! Par Thalès Klimt

Ceci est l'histoire d'une force surnaturelle qui nous hante toujours. L'idée que la mort n'est pas une fin existe depuis la nuit des temps mais le romantisme du 17^e siècle nous a convaincus que les esprits des morts « vivent » parmi nous. Cette histoire débute avec le mouvement du spiritualisme et comment celui-ci inspire certains mouvements sociaux de nos jours, comme l'écologie. Pour comprendre cela nous allons commencer par expliquer le jeu ouija.

Notre récit commence avec Henry Wadsworth Longfellow, un poète américain. Longfellow a une histoire personnelle fascinante qui a sans doute joué un rôle important dans son oeuvre. Né aux États-Unis, il étudie les langues et se voit rapidement offrir un travail en tant que professeur (de langues). Cependant il décide de voyager et part en Europe. Pendant son voyage il se marie avec son amie d'enfance, Mary Storer Potter, son premier amour. Quatre ans plus tard il décide de retourner aux États-Unis pour devenir professeur à Harvard, mais le destin lui joue un mauvais tour : sa femme fait une fausse couche et perd la vie. Dévasté, il se met à écrire des poèmes bouleversants, dont le fameux « Footsteps of Angels ». Ce poème fait froid dans le dos tant il décrit bien son marasme.



Cette profonde tristesse se traduit dans son oeuvre par son style qui suit, entre autres, la tendance littéraire de l'époque... le spiritualisme. Il découle du romantisme, qui cherchait des héros, des individus aux histoires fabuleuses et aux exploits extraordinaires. Ce mouvement préférait l'intuition et les émotions à la raison et au réel. Le spiritualisme n'est qu'une partie de ce courant et se caractérise par la croyance que notre monde et l'au-delà coexistent. Nous pouvons tous imaginer pourquoi une telle croyance était importante pour Longfellow. En 1949 Longfellow écrit le poème « Resignation » dont une des strophes est la suivante:

“There is no Death ! What seems so is transition ;

*This life of mortal breath
Is but a suburb of the life elysian,*

Whose portal we call Death.”

“Il n'y a pas de Mort ! Ce qui lui ressemble n'est qu'une transition ;

*Cette vie de souffle mortel
N'est que le faubourg des champs élyséens*

L'entrée dans ce dernier nous l'appelons la Mort »

Longfellow perçoit notre monde comme une sorte de faubourg de l'au-delà. De nos jours nous dirions que notre monde de mortels n'est qu'une dimension parallèle de l'élysée. Cette strophe a donné lieu à un livre de Florence Marryat, « There is no death », qui explore la question de l'individu et de sa mort. Longfellow a continué à vivre dans le Massachusetts et s'est remarié. Ses poèmes ont bien marché et il fait partie des rares artistes de son temps qui ont connu le succès. Pourtant sa

malchance l'a poursuivi et de manière plutôt ironique si l'on considère ses poèmes qui parlent du rapport des morts et des vivants. Sa seconde femme a aussi perdu la vie dans un affreux accident. Sa robe a pris feu et elle a littéralement brûlé devant ses yeux en 1861. On pourrait parler d'une version réelle du monde décrit dans ses poèmes où morts et vivants coexistent.



À la même époque dans le Massachusetts vit un autre monsieur, Elijah Bond. Cet avocat et inventeur a capturé la pulsion du spiritualisme en lui donnant la forme d'un jeu, le ouiija. Ce jeu est en réalité juste un tableau avec des chiffres et des nombres ordonnés, ce qui semble plutôt ennuyant pour un jeu. L'intrigue du jeu se passe surtout dans nos têtes. Pour jouer, on place un verre au milieu du tableau et on invite un esprit. On touche le verre avec la pointe de l'index et avec la force de « l'esprit » on choisit les lettres qui forment les mots et les phrases. La question se pose alors... Sommes-nous en train de faire bouger le verre ou est-ce un esprit qui nous guide ?

Quelques années plus tard c'est William Fuld, un employé de Bond, qui continue la production de ce jeu iconique. Son nom est devenu tellement un synonyme du jeu qu'il a commencé à se présenter comme son inventeur. Il ajoute par ailleurs une nouvelle étymologie au mot « ouiija ». Jusque là on pensait que le mot voulait dire « bonne chance » et provenait de l'égyptien de l'antiquité. La version de Fuld adopte une vision moins « épique » en postulant qu'il s'agit juste des oui français et allemand réunis. Fuld étant un homme d'affaires intelligent, il avait peut-être pressenti qu'après le romantisme allait venir une période de désenchantement. Après tout, rien n'est plus puissant qu'une idéologie à laquelle on croit à moitié.

La manière dont Fuld a volé l'invention de Bond est une histoire qui pourrait faire l'objet d'un article à elle seule. Ce qui nous intéresse ici, c'est plutôt l'impact de ce jeu, toujours palpable aujourd'hui. En 2017, Netflix sort le film *Veronica*. Ce film est basé sur une histoire réelle des années 90, celle d'une fille qui a joué au ouiija board et a été retrouvée morte quelques jours plus tard. Ce jeu continue de nourrir des histoires de ce type. L'histoire du ouiija est une fabuleuse aventure partie d'une idée romantique qui a survécu au désenchantement du 20ème siècle pour enfin rejoindre un nouveau romantisme dans le 21e. De nos jours, nous avons abandonné la discussion sur la nature de la réalité et du pouvoir. Des fake news au désintérêt pour la politique, nous voyons que de plus en plus nous nous approchons de l'idée du ouiija. Nous acceptons une réalité fabriquée que nous croyons à peine comme celle du verre du ouiija. Tout le monde sait qu'il n'y a pas d'esprit, comme tout le monde sait que généralement il y a une personne qui prend les devants dans le jeu, cependant nous croyons tous peu ou prou au mythe. Des chercheurs ont démontré que l'écriture automatique n'est rien d'autre qu'un phénomène psychologique qui porte le nom « effet idéomoteur ». Cet effet peut être conscient – quelqu'un veut passer un message précis – ou inconscient. En gros que ce soit conscient ou inconscient, en français, on peut dire qu'il s'agit d'une arnaque.

Buriel, un musicien britannique, faisait lors d'un entretien la comparaison entre le ouija board et les réseaux sociaux. Alors qu'il était entrain de travailler sur son ordinateur, il a commencé à visiter des pages de réseaux sociaux. Rapidement, il s'est retrouvé en train de répondre à des gens qui avaient des avis d'extrême droite. Il s'est senti emprisonné dans un ouija board où un algorithme l'amenait à réagir alors que lui n'avait pas forcément envie de le faire au départ. On peut parler ici d'un effet d'écriture automatique, un effet idéomoteur créé par un algorithme qui a pour but la pérennité des réactions sur une page en ligne. Notre société a en fait créé un ouija board géant et soit on participe, soit on s'exaspère et on désespère devant la monstruosité des propos.

Cette nouvelle culture ouija anime même les mouvements les plus rationnels. L'écologie, par exemple, fait partie de ce jeu. Nous sommes en train de nous disputer sur combien d'années il reste à l'humanité mais aussi sur des questions de lifestyle comme : devons-nous manger de la viande? En réalité cela n'est pas la vraie question de l'écologie mais peu importe. Nous avons tous une opinion et nous faisons comme si ces sujets étaient la réalité. Comme le joueur du ouija est pris par la fascination des esprits, nous sommes fascinés par la vivacité des débats stériles.

La question du pouvoir et de la réalité est secondaire quand il s'agit de problèmes fondamentaux de notre société. Il est triste de voir tellement d'énergie et de passion gaspillées. Le monde politique nous dit clairement que nous devons attendre que les entreprises se décident sur la meilleure solution écologique. Nous, on entend que nous devons nous mobiliser pour changer les choses, pour éviter le « mur » mais nous n'avons aucune idée de ce que nous voulons faire ni de comment le faire. Au contraire, nous nous attardons dans de bêtes discussions sur la question de savoir s'il est préférable d'être vegan ou de mourir de faim. L'effet idéomoteur se présente devant nous et au lieu de choisir de trouver une solution qui nécessite la rupture, nous décidons de « jouer au ouija ». Pour donner un dernier exemple plus clair en ce qui concerne l'écologie, les enfants qui descendent dans la rue n'ont certainement pas de solution à proposer. Cependant, on ne peut qu'admirer la manière dont ils se battent pour changer les choses. En réalité ce changement demande beaucoup plus que de simples actions et de simples remèdes comme, par exemple, l'éradication du plastique des supermarchés. En réalité, il faut croire à un monde meilleur. Pourtant, je ne sens pas que nous faisons des pas marginaux vers l'avenir mais que l'on regarde droit dans l'abîme derrière nous. Hélas, le changement ne viendra que si l'on imagine un nouveau monde mais cela demeure impossible car notre imagination, nous l'utilisons que pour l'ouija. Comment rêver une utopie alors qu'on se focalise dans des cauchemars ? Comme le dit le grand philosophe, « À force de regarder l'abîme, l'abîme regarde en nous ».

En Mars 1978, les Brigades rouges italiennes ont kidnappé Aldo Moro, qui était le chef du parti chrétien. La question qui secoue alors l'Italie est de savoir où il se trouve. Romano Prodi, qui plus tard est devenu premier ministre italien et président de la Commission européenne, se lance à la recherche du lieu secret. Il révèle qu'il a utilisé un ouija board pour communiquer avec les anciennes victimes des Brigades rouges, qui lui ont révélé le lieu. Il s'est cependant trompé et Aldo Moro a été retrouvé mort ailleurs. Voilà un exemple où la réalité se mêle avec l'absurde. La question qui demeure est bien celle de choisir sa révolte sinon l'écriture automatique nous amènera au drame.



Pour accéder à la vidéo, consultez l'article en ligne en cliquant [ici](#)

Printemps arabe : De la révolte pour la liberté et la justice à la révolution

Par Isabel Perez Diaz

Lorsque "Choisir la révolte" s'est imposé comme thème à l'équipe de Culture Zero me sont venues à l'esprit ces images de révoltés : des jeunes manifestant dans les rues dans de nombreux pays du monde arabe. C'était fin 2010 – début 2011. À l'époque, je ne me suis pas vraiment intéressée à ces informations des journaux télévisés, probablement trop occupée à autre chose. Alors au printemps 2019, avec ce thème, j'ai sauté sur l'occasion d'en savoir un peu plus. Voici ce que j'ai appris.

Je plante le décor.

17 Décembre 2010. C'est la date qui est majoritairement reconnue comme le départ de ces contestations populaires, appelées "Printemps arabe". Tunisie. Mohamed Bouazizi, âgé de 26 ans, s'immole par le feu devant le siège du gouvernorat tunisien. Il est jeune, diplômé et sans emploi. Pour subvenir à ses besoins et ceux de sa famille, il travaille comme marchand ambulant. Régulièrement, l'autorité au pouvoir lui confisque son outil de travail, une charrette. Il choisit de mourir plutôt que de vivre dans la misère.

Ce suicide entraîne une vague de colère chez les jeunes, qui se reconnaissent en Mohamed. Ils manifestent alors dans les rues tunisiennes leurs désaccords avec leur gouvernement et l'accusent de dégrader leurs conditions de vie. Malgré la répression, la colère se propage et les manifestations se multiplient. Après un mois de révolte, ils obtiennent la démission du président Ben Ali. Vingt-trois années passées à la tête du pays.

Quelques jours plus tard, c'est au tour des Égyptiens d'envahir les rues avec les mêmes revendications : ils réclament du travail, la baisse des prix des aliments et le droit de s'exprimer librement. Ils dénoncent les actions sans foi ni loi des forces de sécurité du pays et la torture devenue courante. Ils réclament le départ de leur président. Après trois semaines de révolte et manifestations, Hosni Moubarak quitte le pouvoir. 30 ans de dictature.

En Lybie, même si des mesures préventives (interdiction des rassemblements, baisse des prix des aliments de base, etc.) avaient été mises en place par Mouammar Kadhafi, les manifestants se rassemblent dans les rues. Ils sont très violemment réprimés. Le mouvement se transforme en une insurrection armée, puis en guerre civile. On compte des milliers de morts. Mouammar Kadhafi, en fuite avec sa famille, continue à appeler au combat, il sera tué en octobre 2011. 41 ans au pouvoir.

Les Yéménites envahissent eux aussi les rues pour dénoncer la transmission héréditaire du pouvoir et réclament le départ de leur président Ali Abdallah Saleh, qui finira par céder le pouvoir et quitter le pays après 32 ans de pouvoir. En 2014, il s'allie avec les rebelles chiites Houthis, soutenus par l'Iran, pour prendre le contrôle de Sanaa, la capitale. Il sera tué lors de combats en décembre 2017.

En Syrie, ils sont des milliers à se rassembler dans les rues et les manifestations sont également violemment réprimées par les forces de l'ordre, qui n'hésitent pas tirer sur la foule et à bombarder les villes. Les Syriens réclament la suppression de la loi sur l'état d'urgence qui les prive de leur liberté et le départ de leur président Bachar el-Assad. La Syrie bascule alors dans une longue guerre civile qui fait des centaines de milliers de morts. Quant à Bachar el-Assad, il se présente comme le rempart d'une nation unie, stable et laïque, face à des bandes de terroristes financées par des puissances étrangères. À ses côtés, la Russie qui intervient militairement en Syrie et l'Iran qui renforce le déploiement des milices chiites.

De nombreux massacres, crimes de guerre et crimes contre l'humanité ont été et sont commis. Plus de 500.000 morts seraient comptabilisés.

Les révoltes se sont ensuite propagées avec une intensité variable dans d'autres sociétés arabomusulmanes d'Afrique du Nord et du Moyen-Orient; l'Algérie, le Maroc, la Mauritanie, le Soudan, l'Arabie saoudite, la Jordanie et l'Oman ont toutes connu des révoltes.

Qu'ont en commun toutes ces révoltes ?

Même si ces révoltes sont vite devenues populaires, ce sont d'abord les jeunes -sans leadership déclaré- qui ont initié le mouvement ; ils ont ensuite été rejoints par les travailleurs et des activistes de différents horizons politiques et des femmes. Celles-ci ont un rôle très actif dans ces manifestations. La principale caractéristique de toutes ces personnes qui ont investi les rues est d'être non violentes. Même si ces rassemblements ont parfois été réprimés très violemment, les manifestants se veulent pacifiques.

Les principales causes de tous ces mouvements ont été le manque de libertés individuelles et publiques, l'opposition à un système politique autocratique et essentiellement basé sur la corruption ne profitant qu'à certains privilégiés, l'extrême misère liée à un coût de vie élevé (nourriture de base trop chère), un taux de chômage très élevé (surtout chez les jeunes) ainsi qu'un besoin de démocratie qui ne soit pas une simple façade. La liberté, la dignité et la justice sociale, ainsi que l'accès aux aliments de première nécessité, constituent le nerf du Printemps arabe. Les soulèvements se réclament de valeurs humanitaires universelles et ne comportent pas, à l'origine, de demandes d'ordre religieux. Les jeunes réclament le départ, voire la démission de leurs dirigeants.

La rapidité de la diffusion de tous ces soulèvements est inhérente à l'usage des technologies de communication modernes en ligne par la jeunesse. Certains journalistes ont d'ailleurs parlé de "révolution Facebook", ou "révolution Twitter", ou encore "révolution WikiLeaks". Effectivement, c'est le moyen essentiel que les jeunes ont choisi pour se tenir informés, partager, témoigner et mobiliser. Internet, et plus particulièrement Facebook, est ainsi devenu dans ces pays la plateforme privilégiée pour l'organisation de rassemblements populaires.

Et aujourd'hui, où en sommes-nous?

En mars 2019, ce sont plusieurs milliers d'étudiants algériens qui défilent dans le centre d'Alger pour réclamer à nouveau le départ du président Abdelaziz Bouteflika, qui finira par renoncer à briguer son 5e mandat en avril 2019 après 20 ans passés au pouvoir.

Tous les jours, des événements relatés dans la presse internationale nous prouvent que le Printemps arabe n'est pas terminé. La révolte, les révoltes sont toujours en cours.

Même si dans un premier temps, l'immense espoir d'un monde arabe nouveau, libre et démocratique a dégénéré en guerres civiles en Syrie, en Libye, au Yémen et en Irak; même si à la place de démocraties, des pays comme l'Egypte, le Bahreïn ou le Maroc sont devenus des dictatures encore plus répressives; même si les islamistes ont gagné les premières mises (car ils étaient les mieux organisés et avaient incarné l'opposition réelle aux régimes autoritaires); de nombreux observateurs pensent qu'on ne peut pas encore parler d'échec. Ce mouvement vers plus de démocratie, de pluralisme, de lutte contre la corruption est toujours en cours, il s'inscrit dans le long terme.

Reste à déplorer les milliers de morts, les milliers de personnes torturées et emprisonnées injustement, la grande immigration et traite d'humains qu'il en résulte et... l'absence de l'aide internationale.

Mais aussi et enfin, reste à saluer ces jeunes et moins jeunes d'un incroyable courage, dignes, qui se rassemblent pour que la liberté et la justice soient leur quotidien en dépit des risques qu'ils prennent.

Sur le sujet, encore aujourd'hui dans la presse :

Le Soir – 31/03/2019 – «Tu paies ou on te prend un rein», les migrants dans l'enfer libyen

(...) La Libye est pointée du doigt pour les actes de tortures et inhumains qui s'y déroulent à l'égard des migrants. Marqué au fer dans sa chair, Adem Omar le raconte. L'enfer. A chaque fois la même métaphore pour décrire les conditions de vie des migrants en Libye. Un enfer sans issue...

BRUT – 25 mars 2019 – La « révolution du sourire » en Algérie

Depuis un mois chaque vendredi, les Algériens descendent massivement dans les rues. Des manifestations monstres qui se déroulent de manière pacifique et pratiquement sans incident...

La Libre – 6 avril 2019 – Bouteflika parti, les Algériens dans la rue pour maintenir la pression

(...) Déterminés à se débarrasser du « système » dans son ensemble, les Algériens sont à nouveau descendus très nombreux dans la rue, pour le septième vendredi consécutif.

« On ne pardonnera pas! », ont notamment scandé les manifestants, en référence à la lettre d'adieu mercredi du chef de l'Etat, dans laquelle il a demandé pardon aux Algériens...

Le Monde – 11 avril 2019 – Au Soudan, les femmes à la pointe de la révolte : « On ne veut pas juste changer ce dictateur, on veut changer le monde »

(...) Il faut juste capter l'éclair du regard d'Alia pour comprendre ce qui l'anime en réalité. C'est un volcan qui aurait choisi sa manière d'entrer en éruption : calmement, posément, mais avec tout le feu de la Terre...



Par Géraldine Platbrood

Je ne suis pas une révoltée de la pancarte,
Pas plus de la manifestation.
Je ne hurle pas mon désarroi.
Je ne fais pas de bruit.
Je suis plutôt du genre à ouvrir l'œil.
Être aux aguets au cas où.
Le renfort sur le banc de touche.
La fille « si besoin, je suis là ! »,

Mais à prier pour ne pas avoir à bouger.

Parfois, je signe des pétitions.
Parfois, je passe à l'action.
Je cherche la part du colibri dans le foisonnements de gestes à faire.

Puis, je m'auto-congratule : « Good job ! ».
C'est ma petite gomme de citoyenne.

Parfois, tout ça, ça change la donne.

Mais, souvent, pas.
Trop discret.
Trop petit. Trop ...

Je ne suis pas, non plus, celle qui frappe. Je ne m'impose pas sur le ring. J'aurais même plutôt tendance à recevoir.

En silence.

Ben oui, je ne réponds pas.
Pas que je ne veuille pas, mais ça ne vient pas.
Ou alors, bien après, quand le champ de bataille est déserté.

Ce qui vient, par contre, immédiatement, en réponse à l'injustice: ce sont les larmes.
Celles que l'on cache, que l'on retient par orgueil, pour garder la face.
Simultanément à cela, il y a les muscles de la mâchoire qui se contractent, les dents qui crissent ...

Et la bave.
Mais ça, ce n'est pas vraiment voulu.

De même, il y a la gorge qui se serre, la nausée.
Puis, il y a le chaud de l'épiderme, la rougeur.
Comme la lave d'un volcan sous-cutané.

Pourtant, pas d'éruption en prévision.
Le sismographe est plat.

Tout ça, c'est peut-être parce que j'ai bien appris à me taire, à ne pas faire de vague, à être une bonne fille.

Ma révolte, c'est, peut-être, un peu, comme le générique bas de gamme d'une boisson aux bifidus actifs qui aurait, en outre, loupé sa vocation, car ce qu'il produit à l'intérieur, ne se voit, nullement, à l'extérieur.

Une révoltée en sourdine.
Voilà, ce que je dois être !

Je pense que nous sommes nombreux, nous, les bisounours de la colère.

Ceux qui se disent « A quoi bon ! Je me gère moi, ce n'est pas si mal. Si tout le monde en faisait autant »

Ceux qui, tels des petits Poucets, dispersent de-ci de-là de petites actions pour ne pas perdre totalement foi en l'humanité.

Ceux qui, trop souvent, sont honteux de n'être pas plus valeureux, pas plus consciencieux.

Ceux qui se sentent désemparés face à l'immensité de la tâche.

Ceux qui se sentent esseulés.

Limités.

J'aimerais remplir les rangs,
Grossir la foule des militants,
Faire le poids,
Avoir du répondant,
Choisir la révolte bruyante,
Libérer le fracas de mon indignation.

Au lieu de cela,
Au lieu de la colère brute qui pourrait s'échapper de moi et que je n'assumerai peut-être pas,

Je distille mes guerres intestines dans les mots, dans le vers, dans ce que je crée.
Je transpose, je transforme, je poétise.

Ainsi, chemine ma révolte.

Du corps au cœur en passant par l'esprit.

Ainsi, suis-je révoltée.

Une révoltée à pas feutrés.



1 lumière, 2 ombres, 3 couleurs

Par Roger Donners

Danse, beau grand millionnaire
Empire grandissant te fera milliardaire
Pétulant silence dû paradis fiscal
Magnificence à l'allure magistral
Danse ostensiblement...
Danse lestement...
Danse...

Crie, grosse formule financière
Lobbying te fera logique pécuniaire
Multinationale aux nations contraintes
Laisant aux peuples leurs plaintes
Crie abondamment...
Crie effrontément...
Crie...

Chante, bon loyal actionnaire
Majorité florissante te fera propriétaire
Habile magnat cousu de dividende
Rentier au long parcours de légende
Chante brillamment...
Chante ouvertement...
Chante...

Affiche, haut clair publicitaire
Holding puissant te fera arbitraire
Désir de consommateur bien argumenté
Surabondance comblant le tourmenté
Affiche largement...
Affiche allègrement...
Affiche...

Frémis, pauvre petit prolétaire
Salaire te fera l'existence précaire
Abaissement au reliquat déclassé
Vicissitude de ta classe défavorisée
Frémis humblement...
Frémis âprement...
Frémis...

Pleure, triste ruine planétaire
Avenir te fera comme croûte amère
Dépouillée part notre inconséquence
Condition nouvelle à nos indigences
Pleure vainement...
Pleure infiniment...
Pleure...

Vois, comment le futur de nos gamins
En souffrance, te fera l'adversaire
Du grand singe nu, debout en chemin
Dilapidant allègrement le nécessaire
Vois simplement...
Vois franchement...
Vois...

Épilogue

Vois l'outrage, pleure de regret, Frémis d'effroi, alors, et alors
Au grand bal extraordinaire
Affiche ta fortune, chante ta gloire
Crie ta puissance, puis par amour de toi même
Danse, danse
1,2,3 et c'est fini